L'ABEILLE DE LA N.-ORLEANS

Bureaux 73 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS ;

VENDREDI MATIN, 14 SEPTEMBRE.

FEUILLETON.

SPLENDEURS ET MISÈRES DE PARIS.

PAR ALFRED DE BRÉHAT

XII.

UN CHEVET D'UN MALADE.

Les enfants sont très physiocomistes et s'aperçoivent bien vite de l'intérêt qu'ils inspirent, aussi la baronne n'est-elle pas de peine à appréhender la petite Isabelle.

Prévenus par son nouveau dénûment absolu des Tournaire et de la promesse qu'il avait faite à l'enfant de lui envoyer une robe, elle avait adroit, chemin faisant, de quoi lui en acheter provisoirement la mère et la fille. Quoique tout cela fût bon modeste, la pauvre petite sut des étoiles de joie et de reconnaissance qui touchèrent profondément la baronne.

Elle était tellement occupée à rajuster, avec une aiguille et du fil, le corsage, qui était un peu trop large, qu'elle n'entendit pas ouvrir la porte. Elle avait placé Isabelle debout sur une chaise et s'était mise elle même à genoux pour travailler plus facilement.

Isabelle lui maugnant ainsi la porte, elle n'aperçut Frédéric Muhldorf, qui venait d'entrer, que lorsque ce dernier eut fait quelques pas dans l'appartement.

L'étudiant s'arrêta tout à coup et resta immobile comme un homme frappé de la foudre.

Il venait de reconnaître la jeune femme de l'Opéra, la divinité mystérieuse de ses rêves, celle enfin qu'il aimait sans espoir mais de toutes les forces de son âme. Il la contemplait avec une expression de joie, d'adoration, de respect et presque de crainte, comme s'il avait pour que cette vision céleste ne s'évanouît tout à coup.

Valentine aussi l'avait bien reconnu, car elle devint très pâle. En se relevant, elle chancela un instant.

La stupéfaction et l'embarras de Frédéric doublèrent à la jeune femme le temps de se remettre.

Avec cet empire sur soi-même que donne l'usage du monde, Mme de Saint-Vallier se rendit bien vite maîtresse de son émotion. Il aurait fallu un homme plus expérimenté que M. Muhldorf pour deviner les agitations qui se cachaient sous cet air indifférent et sous ces manières polies, mais glacées.

Au fond cependant, Mme de Saint-Vallier était touchée, heureuse peut-être de la profonde et respectueuse adoration que révélaient le trouble et la gaîté même de l'étudiant.

Jeune, belle et abandonnée de son mari comme elle l'était, Mme de Saint-Vallier avait entendu bien des déclarations ; jamais aucune ne lui avait fait éprouver ce qu'elle éprouvait en ce moment, c'est-à-dire la conviction d'être adorée, sincèrement et uniquement aimée.

Il y eut un moment où une sorte de joie profonde, et si j'ose parler ainsi, de triomphe intime, enivrerent Valentine. Mais la réaction se fit sentir. Plus Mme de Saint-Vallier avait senti vibrer son cœur, plus elle sentait la nécessité de lui imposer silence, et surtout d'empêcher qu'on ne soupçonnât un sentiment qu'elle aurait voulu se cacher à elle-même.

Dans l'empire de cette pensée, elle fit à Frédéric un accueil presque glacial. Le pauvre garçon resta tout interdit. Ce fut fort heureux pour lui, car Mme de Saint-Vallier eut comme un remords de sa conduite. Une larme qu'elle vit briller dans les yeux de l'étudiant lui sembla retomber sur son propre cœur.

—Je vous demande pardon, monsieur, dit-elle en souriant et qui adoucissant tous à coup les inflexions de sa voix, mais vous m'avez surprise au moment où je faisais le métier de couturière, pour lequel je suis fort maladroite.

—Je crois que c'est bien plutôt le métier de fée bienfaisante que vous exerciez, répondit Muhldorf en passant la main sur la tête de la petite Isabelle qui lui montrait sa robe avec la joie naïve de son âge.

—Il n'y a pas de fées, répondit gaîment la baronne.

—Oh ! si, madame, si ! s'écria le jeune homme avec un sentiment qui exprimait bien des choses.

Il était fée, je commencerais par guérir ce pauvre homme.

Rappelé à son devoir par les paroles de la baronne, Frédéric s'approcha du lit.

—M. Tournaire doit prendre, dit-il, tant mieux ! j'espère que nous sauverons. La misère et les privations ont épuisé ce pauvre corps. Une bonne nourriture, un peu de bien-être et du repos feront, plus que tous les médecins du monde.

—Je s'il ne faut que cela, monsieur, s'écria Valentine, n'épargnons rien. Il est tant de pauvres dans mon propre quartier que mes ressources sont bien restreintes et vous l'abordez deux louis de ma part, mais en voici dix autres que mon neveu, le marquis Jean de Rozolles, m'a chargé de remettre à ceux qui en auraient besoin. Il vous apportera encore quelque chose ces jours-ci. De mon côté, je parlerai à un de mes cousins, le comte de Laraguy, qui est fort riche et fort charitable.

—Combien je vous remercie pour eux, madame ! dit Frédéric.

—C'est surtout Jean que vous devrez remercier, d'autant plus qu'il a une grande dette pour vous.

—Ah ! je la lui rends bien, s'écria Muhldorf, et si jamais je pouvais trouver l'occasion de la lui prouver.

—Rien ne vous sera plus facile. Vous pouvez lui donner de bons conseils, et je vous assure qu'il en a grand besoin, car le pauvre garçon est bien mal entouré.

—Je le crains, murmura l'étudiant. Je crois même de mon devoir de vous prévenir que malgré sa robuste constitution, sa santé commence à se ressentir du genre de vie qu'il mène.

—Et sa fortune aussi, ajouta Mme de Saint-Vallier d'un ton confidentiel, qui prouvait la bonne opinion qu'elle avait de Frédéric et de son amitié pour M. de Rozolles.

Mme de Saint-Vallier avait d'abord eu l'intention de partir, mais, tout en causant de son neveu, dont l'avenir l'inquiétait sérieusement, elle se tenait sous y faire attention, et elle resta à sinuter la robe de la petite, qui depuis cinq minutes la tirait doucement par sa jupe en murmurant timidement :

—Et ma robe, madame!

Quant à Muhldorf, il regardait la jeune femme manœuvrer tour à tour l'aiguille et les ciseaux, et ne savait lequel admirer le plus, de la grâce infinie de ses mouvements ou de son adorable bouche.

Depuis plusieurs mois que la belle inconnue de l'Opéra absorbait toutes ses pensées, il avait rêvé bien des fois qu'il se rencontrait avec elle. Toutes ces entrevues évoquées par son imagination et commençant presque toujours par les plus brûlantes aveux, ne ressemblaient guère à la réalité.

Il restait mieux ainsi cependant.

Son cœur honnête n'a pas surpris à l'air sans l'atmosphère de vertu, de calme et de simplicité qui semblait régner autour de la baronne. Ravi de la voir, de l'entendre, il s'enivrait silencieusement de son bonheur. Outre le respect et l'adoration que lui inspirait la jeune femme il éprouvait pour elle une vive reconnaissance de l'estime et de la confiance qu'elle lui témoignait en l'initiant aux secrets de famille et de fortune de son neveu.

Que les gaudrons de son jours, qui se font un devoir de méprisez les femmes (ce qui ne les empêche pas d'être les pantins de la première ordonnance venue), rient à ils le veulent, du jeune étudiant. Il avait pour l'instant quelque ambition, celle d'embrasser l'infantine ténant la jeune femme

D'autant plus à son aise, maintenant qu'elle pensait son empire sur Frédéric, Mme de Saint-Vallier aucune insensiblement la conversation sur M. Muhldorf lui même. Tout ce que le marquis de Rozolles lui avait dit de l'étudiant avait excité son intérêt et sa curiosité. Maintenant, en outre, et peut être à son insu, un nouveau sentiment lui inspirait le désir de connaître les détails de cette existence de travail et de lutte. Sans que ni elle ni Frédéric se rendissent compte de ce qu'il y avait d'insolite à ce genre de confidences entre deux personnes qui se voyaient pour la première fois, l'étudiant fut insensiblement amené à détailler l'emploi de ses journées.

Ici songeant à la vie oisive de la plupart des hommes qu'elle connaissait, la baronne fut surprise et presque effrayée du labeur incessant qui dévorait la vie de Frédéric.

—Comment pouvez vous résister à une pareille existence ? dit-elle enfin. Vous ne prenez donc jamais de distractions !

—Je n'ai ni le temps ni l'argent nécessaires pour cela, répondit il. Si je vais quelquefois au théâtre, c'est que...

Il s'arrêta court et devint très rouge.

Mme de Saint Vallier comprit sans doute ce qui se passait dans son cœur, car elle rougit aussi et changea presque aussitôt de sujet de conversation.

Un instant après, une jeune fille du voisinage vint chercher l'étudiant, qu'on lui avait dit être chez les Tournaire.

Son père venait d'avoir le bras pris dans un engrenage et broyé presque jusqu'à l'épaule.

—Retournez auprès de votre père, dit Frédéric, je vais prendre ma trousse, et dans cinq minutes je serai chez vous.

La jeune fille le remercia, mais elle n'eut garde de partir seule : les pauvres gens ont toujours peur qu'on leur manque de parole, et elle tenait trop à ramener le médecin pour le lâcher un instant.

Tout chagrin d'être obligé de quitter Mme de Saint-Vallier, afin de remplir ce qui lui semblait un devoir sacré, Frédéric regardait tristement la jeune femme, tout en visitant divers instruments de sa trousse.

—Est-ce que les étudians ont le droit de donner des consultations ? demanda la baronne pour rompre un silence qui devenait embarrassant.

—Non, madame, répondit Frédéric ; mais comme je ne fais pas payer, et comme je ne songe que de pauvres gens qui n'ont pas le moyen d'appeler un médecin, on ferme les yeux.

—Ne faites pas trop attendre cette pauvre femme, dit doucement Mme de Saint-Vallier en lui montrant du regard l'ouvrière, qui se tordait les bras au pleurant.

Ces paroles de la baronne rappelèrent Muhldorf au sentiment du devoir, si puissant chez la plupart des hommes de sa profession. Il salua respectueusement Mme de Saint-Vallier et prit congé d'elle.

Au mouvement involontaire, qui trahissait le courant sympathique qui s'était établi entre ces deux cœurs et bien faite pour s'entendre, Valentine lui tendit la main comme pour le récompenser de son sacrifice.

—Cette femme a l'air bien pauvre, dit-elle tout bas au jeune homme, pourrez-vous de m'associer à votre bonne action et prendre ceci pour les premiers besoins du blessé.

En même temps elle lui glissa une pièce d'or.

—Je vous remercie pour lui, madame, répondit Muhldorf, qui se promit de remplacer pour un autre le napoléon que venait de lui donner Mme de Saint Vallier, afin de ne pas laisser comme un pieux souvenir de leur première entrevue.

En se séparant, les deux jeunes gens échangèrent un regard dans lequel ils se laissaient parler son cœur, de manière du reconnaissance silence qu'il avait gardé jusqu'à.

Montée seule, la baronne de Saint-Vallier s'abandonna tout entière aux pensées que la présence de Muhldorf et l'obligation de veiller sur elle-même l'avaient jusque-là forcée d'écarter. En même temps, cependant, elle ne pouvait tout les avec la petite Isabelle.

Ainsi qu'il arrive quelquefois aux femmes absorbées par de profondes préoccupations, elle vivait dans deux mondes à la fois : dans le monde des rêves avec la pensée de Frédéric, dans le monde réel avec l'enfant de l'ouvrière.

Depuis Amédée Amory fut revenu, Mme de Saint-Vallier la prit de l'aider d'hiver une petite fête de ce qui manquait au pauvre ménage.

Amédée en demandait peu aussi.

Comme nous l'avons dit, la baronne était extrêmement charitable ; elle donnait beaucoup, mais relativement à ses ressources personnelles, elle malgré le train de vie qu'il menait, le baron en montrait fort peu de sympathie envers elle.

Or n'était qu'à force d'économies, pour en toilette et ses menus plaisirs que Valentine parvenait à ratisser son détail de soulager les malheureux.

L'amour tient une si grande place dans le cœur de la femme, même la plus vertueuse, l'habitude et bien dans ses moindres actions, que la sensibilité de Frédéric considérait le pas et allongeait la liste des objets destinés à Isabelle. Pour une femme de caractère de Valentine, plus ne pouvait être plus doux que de se mêler ainsi par la pensée et dans un acte de charité, au jeune homme dont tout devait le séparer par ailleurs.

Qui mêt si ce ne fut pas le même souvenir qui poussa la jeune femme à vouloir acheter elle-même tout ce qui pouvait soulager la misère de ses protégés ?

Une rose jeune et saine qui languit à l'ombre n'a besoin que d'un rayon de soleil pour ranimer à une vie nouvelle.

Il en était de même de la baronne.

Toutes les fleurs divines dont Dieu a mis le germe dans le cœur des femmes bénéficient vite des épanouissements à la fois et enivrantes tout à coup Valentine de leurs suaves parfums.

Elle descendit comme un oiseau le long et rapide sentier. Dans la rue, elle marchait comme elle avait en des ailes. Elle chercha un marchand de meubles pour acheter des matelas, une commode, et divers objets du même genre.

Joseph Pommier, qui avait eu la constance de rester en embuscade au coin de la rue, suivait de loin la jeune femme. Quand elle fut arrivée à une certaine distance, il crut sans doute qu'elle s'en retournait, car il revint sur ses pas et se dirigea vers le numéro 257.

Pour éviter les questions de la mère Gribouldot, il passa en courant devant sa loge ; mais la vieille portière le hela vigoureusement.

—Eh ! bien ! bien ! bien, qu'est-ce que *fous temanet* ? s'écria-t-elle en frappant à sa lucarne avec la tête de son aiguille à tricoter.

—M. Tournaire, dit Pommier.

—C'est *pon*. *Fous pouvez pas* le *tire* au *lieur* de passer comme un *mâlevre !*

Arrivé à la porte de l'employé, Pommier écouta un instant.

Le silence le plus profond régnait dans la chambre. Il entr'ouvrit doucement la porte et entra.

Tournaire était seul et dormait.

Voyant qu'il reposait, Annette était allée chercher de l'eau dans la cour. Elle avait emmené la petite Isabelle pour lui faire respirer l'air un instant.

Pommier jeta un rapide regard autour de lui, puis il s'approcha du lit.

Tournaire était assoupi, mais il s'agitait singulièrement.

Le courtier eut un moment d'hésitation marquée.

—Voyons, voyons, murmura-t-il enfin, pas d'enfantillage. Qui veut la fin veut les moyens. Je ne rencontrerai peut-être jamais une pareille occasion. Hâtons-nous.

Il s'agenouilla contre le lit et se mit en devoir de tirer à lui la caisse qui avait attiré son attention lors de sa première visite. Comme nous l'avons dit plus haut, elle était fermée par un gros cadenas. Il s'agissait de trouver la clef.

—Cet homme devait la porter sur lui, se dit le prétendu M. Pommier.

Il avança sur le pied du lit l'habit de Tournaire, qui servait de couverture au pauvre diable.

Il le prit avec un geste de dégoût et fouilla dans la poche.

—Je crois que je, la tiens, murmura-t-il.

La clé qu'il venait de trouver était, en effet, celle de la caisse.

Il ouvrit précipitamment le cadenas et souleva le couvercle. La caisse était à moitié vide. Du premier coup d'œil il aperçut le livre qu'il cherchait. C'était un gros volume excessivement mince, doré sur tranches et admirablement relié.

Au moment où il allait mettre la main dessus, une sorte de cri, je dirai presque de râle, retentit à son oreille. A ce cri, qui n'avait rien d'humain, il leva brusquement la tête : ses yeux épouvantés rencontrèrent deux yeux décuplants d'un feu qui avait quelque chose de fantastique.

Le malade venait de se réveiller. Se dressant péniblement sur son séant, il semblait protester contre l'action du courtier.

Quoique ne se rendant pas bien exactement compte de ce qui se passait, l'employé sentait vaguement en effet qu'on était en train de le voler. Il voulut appeler, mais il ne put que murmurer des mots confus et sans suite.

—A moi ! dit-il enfin, à moi, au secours !

Par un effort désespéré, il se retourna sur son misérable grabat, qui ne s'élevait tout au plus qu'à deux pieds du sol, et posa sur pied déchargée sur la tête du prétendu *dorr* Pommier.

Déjà remis de son premier mouvement de surprise, ce dernier s'était soulevé de nouveau le couvercle de la caisse et reprit le volume. Il fut obligé de le lâcher pour se dégager des mains de Tournaire, qui l'avait attrapé par les cheveux, qu'il venait enfin de saisir la fausse barbe, prétendu courtier.

(A continuer.)

POUR MOBILE, DIRECTEMENT.

Ligne Morgan — Steamers de la Malle des Etats-Unis.

SERVICE JOURNALIER.

Excepté le dimanche.

Départ, VENDREDI, 14 septembre, à l'arrivée du convoi de 4 heures de l'après-midi du chemin de fer Pontchartrain.

Le steamer neuf

MARY,

en fer, à basse pression et à aubes, capitaine A. L. Myers, partira ainsi qu'il est dit ci-dessus, avec la malle des Etats-Unis.

Pour fret ou passage, s'adresser à

I. C. HARRIS,

14 sept. Au coin des rues Camp et Commune.

Pour Brazos Santiago—Directement.

Steamers de la malle des Etats-Unis— Ligne Morgan.

Partira JEUDI, 20 septembre 1866, à 8 heures a. M. si non chargement suffisant est offert.

POUR BRAZOS SANTIAGO

Le steamer à basse pression et à roues latérales,

AUSTIN,

Capitaine J. B. Lockwood.

Partira comme il est dit ci-dessus, avec la malle des Etats-Unis de la tête de la rue St Joseph.

Pour le fret ou le passage s'adresser à

I. C. MARRIS, agent.

Au coin des rues Camp et Commune.

14 sep

POUR BRAZOS SANTIAGO.

Le steamer paquebot régulier,

ADMIRAL FOOTE,

commandant A. S. Chase,

Sera prêt à recevoir du fret, pour le susdit port, samedi, 15 du courant, et sera expédié promptement.

Pour fret ou passage, s'adresser à

T. SHAILER JR,

13 sept—3t rue Gravier, No 85.

POUR GALVESTON, INDIANOLA ET LAVACA.

—Steamers de la malle des Etats-Unis.—

Ligne de Morgan.

Départ, SAMEDI 15 septembre, à 8 heures A. M.

Le fret pour Galveston sera reçu à moitié des prix indiqués sur les cartes.

Le fret pour Lavaca sera livré sans frais d'allège.

Pour Galveston, Indianola et Lavaca, le steamer en fer à basse pression et à aubes

I. C. HARRIS,

commandant Wm Scrimgeour,

partira à la date ci-dessus, du pied de la rue St Joseph.

Pour fret ou passage, s'adresser à

I. C. HARRIS, agent,

12 sept Au coin des rues Camp et Commune.

BATEAU DU LAC.

Bateau à bassee pression de la malle des Etats-Unis.

Pour Mandeville et Madisonville tous les jours

Pour Covington, le lundi, le mercredi et le samedi.

Le steamer neuf et rapide bateau favorit à basse pression et à roues latérales ELLA MAY, commandant Cook :

TOUS LES JOURS (excepté le samedi et le dimanche) à l'arrivée des chars Pontchartrain de midi.

Le SAMEDI le départ sera fixé à l'arrivée du train de 3 heures P. M., et le DIMANCHE à l'arrivée du train de six heures et demie du matin.

Le fret pour Covington doit être envoyé au dépôt du chemin de fer, à dix heures et demie du matin, au plus tard ; celui destiné à Mandeville et à Madisonville, équivaut 10½ heures du matin, au plus tard.

LOUIS FRIGERIO JR.

No 32, rue de Chartres

Bateaux de la malle des Etats-Unis—Ligne Morgan.

Pour la BASE ST-LOUIS, PASSE CHRISTIAN, MISSISSIPPI CITY ET BILOXI.

FRANCES,

Jos Walker, commandant,

partira régulièrement pour les endroits susdits, comme il est dit ci-dessous.

Le lundi, à l'arrivée des trains de Pontchartrain de 7½ h. A. M.,

Le mardi " " 9 " "

Le jeudi, " " 9 " "

Le samedi, " " 4 h. P. M.

Pour revenir, départs de Pascagoula le mercredi et le dimanche matin ; de Mississippi City et Biloxi, le lundi soir et le vendredi matin, touchant à tous les endroits à l'exception d'Ocean Spring.

Le mardi et le samedi il ira jusqu'à Pascagoula.

G. HARRIS, agent,

Au coin des rues Camp et Commune

Ces voyages seront faits régulièrement, à moins que le mauvais temps ou le manque de passagers n'y mettent obstacle.

19 août 1866

POUR LES STATIONS DE BAINS

DE LA BAIE ST-LOUIS, PASS CHRISTIAN, MISSISSIPPI CITY, BILOXI ET OCEAN SPRINGS.

Le beau et très-rapide marcheur, steamer

CAMELIA

capitaine W. L. Cannon,

continuera ses voyages, partant de la Nouvelle-Orléans

Le LUNDI, à sept heures ; demie du matin.

Le MARDI, à 3 heures de l'après-midi.

Le JEUDI, à 9 h., de do do do

Le SAMEDI, à 2 h. do do do

Pour revenir, il partira :

Le DIMANCHE soir, Le MERCREDI matin.

Le LUNDI, à 8 heures. Le VENDREDI matin.

Le LUNDI, le bateau ira directement de Biloxi et Ocean Springs ; il en repartira le même soir, touchant à toutes les stations intermédiaires.

Les voyages se feront toujours comme il est spécifié plus haut, à moins que le mauvais temps ou le bas niveau n'y mettent obstacle.

Le samedi, on ne reçoit positivement plus de fret après l'arrivée du train de midi.

Pour plus de détails, s'adresser à

COHEN M. SORIA,

14 août 30 rue Carondelet.

Paquebot régulier pour la Nouvelle-Iberie et St-Martinville, en connexion avec le Grand chemin de fer de la Nouvelle-Orléans, des Opelousas et de l'Ouest.

Le beau, élégant fervet et rapide marchand Tèche, F. B. Trinidad, capitaine, commandant Emile Landry et Rachel Bergfeld, comptant, ayant été entièrement remis à neuf, reprendra ses voyages réguliers pour les Attakapas lundi, le 8 mai 1866.

Il partira de la Nouvelle-Iberie le mercredi et le lundi, à l'arrivée des trains de la Nouvelle-Orléans.

Pour le passage ou le fret, s'adresser à bord, au Nouvelle-Iberie ou à l'Opelousas.

Le Vendredi à 3 heures de l'après-midi, à 3 heures de l'après-midi.

Pour plus amples informations, s'adresser à

A. E. CHARPENTIER.

Le beau, élégant fervet et rapide marchand Tèche, F. B. Trinidad, capitaine, commandant Emile Landry et Rachel Bergfeld, comptant, ayant été entièrement remis à neuf, reprendra ses voyages réguliers pour les Attakapas lundi, le 8 mai 1866.

Il partira de la Nouvelle-Iberie le mercredi et le lundi, à l'arrivée des trains de la Nouvelle-Orléans.

Pour le passage ou le fret, s'adresser à bord, au Nouvelle-Iberie ou à l'Opelousas.

Le Vendredi à 3 heures de l'après-midi.

Pour plus amples informations, s'adresser à

A. E. CHARPANTIER.

Le beau, élégant fervet et rapide marchand Tèche, F. B. Trinidad, capitaine, commandant Emile Landry et Rachel Bergfeld, comptant, ayant été entièrement remis à neuf, reprendra ses voyages réguliers pour les Attakapas lundi, le 8 mai 1866.

Il partira de la Nouvelle-Iberie le mercredi et le lundi, à l'arrivée des trains de la Nouvelle-Orléans.

Pour le passage ou le fret, s'adresser à bord, au Nouvelle-Iberie ou à l'Opelousas.

Le Vendredi à 3 heures de l'après-midi.

Pour plus amples informations, s'adresser à

A. E. CHARPANTIER.

Pour les Parcs, Quartier des Barres, le Pilote à la Hache, et toutes les stations et chemins de la Nouvelle-Iberie, le beau et rapide steamer A. G. Brown, capitaine Alex Brown, partira de la Nouvelle-Orléans tous les dimanches, partant de la Nouvelle-Orléans tous les dimanches, partant de la Nouvelle-Iberie tous les lundis et jeudis, avant le midi.—Pour fret ou passage, s'adresser à bord.

JOSEPH E. HYDE & CO.

No 118, rue de la Commune.

Départ, tous les MARDIS, à 4 heures P. M.—La belle et rapide goélette GREY EAGLE, commandant J. M. Miller, Pour Bay Point, Lake Washington, Grand Lake, Cypremort, Lake Pelchitoula, Bayou Sale, Alligator's Landing, Lake Pelchitoula, Grand's Bayou, Bayou Cocodrie, Bayou Boeuf, Vidalia, Harrison, Harrison Grand Gulf, Bayou Bayou Boeuf, Vidalia, Harrison, Harrison Grand Gulf,